

Robillard, dans le *Pionnier* ; elles serviront à accompagner la franche et intelligente figure de M. Lacroix, que LE MONDE ILLUSTRÉ tient à présenter à ses lecteurs, avant qu'il ne nous quitte définitivement.

Voici ce qu'on raconte de la carrière de M. Emile Lacroix :

La famille de M. Lacroix demeurait à Chambly, P.Q., et fut obligée de s'expatrier alors que le jeune Emile n'avait que dix ans. Il va sans dire que son instruction n'était pas parfaite.

Après plusieurs années passées aux Etats-Unis, ses parents, regrettant de n'avoir pu faire instruire leur enfant et ayant eux-mêmes la nostalgie du pays, lui parlèrent souvent du Canada, de la langue française et de notre religion. Ils lui inculquèrent un vif désir de s'instruire et de revoir son pays natal. Un jour, le jeune Emile, à qui sa mère parlait d'acheter un costume, répondit : "Maman, je n'ai pas besoin d'habits neufs ; mets cela de côté pour me permettre de revoir le pays de mes amours le Canada," et d'aller m'y instruire dans notre belle langue française.

Cette idée d'Emile fut mise à exécution. A quinze ans, il revenait sur ce sol canadien, où son digne père, à la parole vibrante du grand Papineau, abandonnant tout, avait pris le fusil pour la défense de nos libertés.

Pendant un certain laps de temps, le jeune Emile suivit les cours de l'Académie Sainte-Marie, à Montréal, dont son cousin, M. A.-E. Lacroix était le principal. Ses succès scolaires étonnèrent ses professeurs ; mais bientôt l'amour des siens le rappela aux Etats-Unis. C'est là, à Lowell, Mass., que nous le retrouvons, faisant partie d'un club dramatique ; sa notion de l'art date de là. Un jour, une troupe américaine, de passage, eut besoin d'un artiste *genre français*. Lacroix, tout aussitôt, vint chez le directeur et, quatre heures après, obtint sur la scène un succès précurseur de ceux qui devaient lui sourire dans l'avenir.

Le premier pas étant fait et assuré par un triomphe, Lacroix se lance à corps perdu sur les scènes américaines : pas une ville des Etats-Unis n'a vu un artiste plus aimé, un acteur plus consciencieux, un camarade plus estimé.

Suivons-le dans sa carrière dramatique. Il s'engage à la Cie Brooks-Dixon, New York, avec laquelle il joua pendant trois années. Il fit le même temps dans la troupe de Bartley-Campbell, célèbre auteur américain.

Nous le trouvons ensuite à Winnipeg et à Saint-Paul, où il joua deux pièces nouvelles par semaine ; en Californie, avec Nelly McHenry et Jefferson Klasse-Blanger.

De retour à New-York, M. Emile Lacroix fut choisi parmi tous ses confrères pour la mise en scène de Geneviève de Brabant, et devint directeur artistique.

Dans cette course, nous le voyons toujours admiré, toujours applaudi, toujours choyé du public américain, jusqu'au jour où M. Paul Cazeneuve, cet artiste au talent incontestable et incontesté, l'engagea pour le Théâtre National Français de Montréal. Si sa diction pêche un peu (il a été vingt-deux ans sur les scènes américaines), son geste et sa tenue le mettent au premier rang. N'en déplaise aux critiques ignares. Ajoutons que M. Lacroix, d'après des renseignements obtenus lors de mon récent voyage aux Etats-Unis, s'est créé une jolie petite fortune, par son esprit d'ordre et d'économie.

On peut voir, par cette monographie, que notre compatriote Lacroix n'est pas le premier-venu, et qu'en dehors des réels mérites artistiques, de la maîtrise même, j'oserais dire, sous certains aspects de son art, dont il a fait preuve, malgré les préventions dont il fut l'objet, on peut voir que Lacroix avait droit à un tout autre traitement que celui dont il aura été l'objet, au Théâtre National Français.

Si l'on s'en rapporte aux bruits courants, le renvoi de Lacroix, comme celui de Mesdames Charmon et Oldcastle, serait le résultat des intrigues d'une certaine coterie, parmi quelques-uns des anciens artistes de la compagnie et leurs familiers. On aurait forcé la main à la direction qui, après avoir passé outre pour l'engagement de ces artistes, aurait ensuite faibli, devant des menaces de révolte et de grève, et se serait rendu à condition, sacrifiant les engagés de son choix. Les révoltés, les grévistes seraient des sujets appréhendés, la concurrence d'artistes de carrière et plutôt que de désirer s'améliorer et passer maîtres, au contact de ceux-ci et à leur école, préférant garder le monopole, avec leur condition d'apprentis-artistes à perpétuité.

L'intérêt que nous portons ici à l'entreprise du Théâtre National Français m'engage à signaler à la

direction tout le danger qu'il y a dans ces tergiversations et ces faiblesses de sa part. Si vraiment elle songe à nous donner une "scène nationale," il lui faut avoir la clairvoyance d'en recruter avec tact et discernement les éléments constitutifs, que ce soit ici, en France, aux Etats-Unis ou ailleurs ; mais il lui faut, de plus, avoir la force, après avoir rassemblé ces éléments, de les maintenir en place, jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur entier épanouissement, quelles que soient les susceptibilités, de métier ou autres, qui en puissent être offusquées.

Si la direction ne visait pas à ce but éminemment national, qui seul la rendra digne de nos chaudes sympathies ; si elle n'avait que la recette en vue et l'opportunisme comme moyen, son entreprise nous paraîtrait avoir infiniment moins sa raison d'être.

Ce qu'il nous faut, c'est un théâtre canadien-français : ni yankee, ni purement français dans son personnel, mais pouvant s'aider de l'une ou de l'autre de ces sources, selon le cas, et dans la proportion que de droit, pour son recrutement. Car enfin, nous n'avons pas, chez nous, d'artistes de carrière, et, pour en former, à même les bons éléments que nous pouvons offrir, il faut des modèles. Lacroix était de force à remplir ce rôle, pour sa bonne part ; il l'a prouvé.



Photo M. Richard
M. ÉMILE LACROIX

Heureusement, il ne paraît pas qu'il s'en aille aussi définitivement que je le disais plus haut. Lacroix reviendrait chez nous avant longtemps, obéissant à son instinctif amour du pays natal, pour y exercer ses talents sur une autre des scènes de notre ville, vraisemblablement une nouvelle scène française, qu'on s'efforcera de rendre essentiellement "nationale". Il se pourrait que Lacroix y entraînerait bien des sympathies et de la clientèle qui vont aujourd'hui au Théâtre National Français et que celui-ci n'aura pas su conserver, si sa direction n'adopte pas d'urgence une attitude plus virile, plus nette et plus tranchée.

Tout ceci soit dit pour sauver des positions qui peuvent l'être encore, et dans l'unique intérêt du théâtre national canadien-français, qui doit se créer et qui peut vivre.

RENÉ BERNARD.

ORIGINE DES PHRASES CÉLÈBRES

Si nul n'est censé ignorer la loi, nul ne méconnaît davantage que toutes les phrases célèbres et toutes les citations qui sont répétées tous les jours dans la littérature et dans la conversation ont été empruntées aux plus illustres poètes et aux plus grands écrivains français. Mais ce que l'on ne sait pas généralement, c'est à quel morceau choisi telle ou telle citation a été prise ; de là, il résulte souvent un réel embarras pour celui qui en fait l'emploi. J'ai donc pensé qu'il serait peut-être agréable à vous tous, amis connus et inconnus, de connaître ces origines et, à cet effet, je trace

ici les plus répétées de ces phrases célèbres, non pas pour épater les populations par ma sagesse, mais uniquement pour vous faire plaisir. Voici d'abord celles-ci, qui sont passées à l'état de dictons populaires :

Un vilain pipelet laissait poser le soir,
Tous ses locataires exprès sur le trottoir.
Un jour ayant été rossé de telle sorte
Par l'un d'eux, fatigué de ces fantaisies-là,
Qu'à présent il s'en va bien vite ouvrir la porte,
L'autre ayant dit :

"Frappez et on vous ouvrira !"

A ce qu'on m'a conté, le Shah de Perse, un jour,
Faisait, en sommeillant, un doux rêve d'amour.

—Sire, un homme voudrait...

—Dites-lui qu'il m'embête.

—Mais c'est un créancier...

—Qu'on lui coupe la tête !

Et le Fils du Soleil reprit son rêve d'or.

"Ne réveillez jamais le Shah qui dort."

Dans les petits chalets d'utilité publique,
La recette décroît chaque jour un peu plus.
Aussi pour remédier à cet état critique,
En grosses lettres d'or a-t-on écrit dessus :
"Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui."

Un long tambour-major, pressé par la famine,
Faisait son déjeuner d'une simple sardine ;
Comme il s'en régala, il s'écria : "Ma foi !
"On a souvent besoin d'un plus petit que soi."

A Waterloo, la Garde accablée de mitraille,
Luttait jusqu'à la mort en ce combat sanglant.
"Rendez-vous !" dit l'Anglais. Alors dans la bataille
Cambronne répondit par un mot très coulant :
"Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément."

Un pauvre enfant mendiait, murmurant sa romance,
Et de plus d'un refus il essayait l'affront,
Quand d'un cinquième étage tombent avec violence
Deux pièces d'un franc qui le blessent au front :
"L'enfant avait reçu deux balles dans la tête."

Et enfin, pour terminer, ce délicat morceau de superbe poésie tragique, fin d'un poème qui mériterai de figurer parmi nos grands classiques.

—Mais as-tu vu le roi, connaît-il le mystère ?
—J'ai voulu lui parler, il m'a dit de me taire.
—Te taire ? Ah ! quel outrage ! En eus-tu la vertu ?
Réponds-moi, t'es-tu tu ? Toi qu'on sait si têtue ?
—Non. Je pouvais flir, j'ai préféré lui dire :
"Avant que de mourir, écoute-moi, ô sire !"
"Quand je sus que tu sus qu'il sut que nous savions
"Qu'ils savaient qu'on avait l'endroit où nous avions
"Été trahis la nuit par le sort de nos armes,
"Je m'écriai : " Hélas ! " les yeux remplis de larmes,
"Quand on a tout perdu et qu'on n'a plus d'espoir,
"La vie est un opprobre et la mort un devoir."
—Ah ! dit-il, alors tu peux mourir.—Mais vois-tu,
Il fallait ce courage et je ne l'ai point eu !
Etc., etc.

Maintenant, vous savez, s'il y en a d'autres qui vous embarrassent, vous n'avez qu'à me le dire.

G. DARY.

FRASERVILLE

(Voir gravures)

Cet endroit est aussi appelé La Rivière du Loup en bas, par opposition à celle d'en haut, sise au comté de Maskinongé.

Fraserville, offre à la fois, le type d'une petite ville industrielle des plus prospère, et d'une place d'eau très recherchée.

La Pointe, presque assez étendue, qui s'avance dans le fleuve, tout auprès de Fraserville, est garnie d'hôtels superbes et de gracieuses, villas où toute une population de citadins vient passer les jours de la belle saison.

Les vues de Fraserville, que publie aujourd'hui le MONDE ILLUSTRÉ, donneront à nos lecteurs une idée assez nette de cette jeune cité industrielle et coquette, l'une des gloires de notre province.

Quand tant d'autres seront oubliés, on lira encore M. Thiers, parce qu'il a parlé de Napoléon. L'insecte a bien son chène choisi.—BARBEY D'AUREVILLY.